LOUVRE

Dossier de presse

Exposition

Du 20 octobre 2016 au 16 janvier 2017

Rotonde Sully

Un Suédois à Paris au XVIII^{e} siècle

La collection Tessin

Contact presse
Christine Cuny
Christine.cuny@louvre.fr
Tél. 01 40 20 51 42

Sommaire

Communiqué de presse page 3

Autour de l'exposition page 4

Préface page 5
Par Xavier Salmon, directeur du département des Arts graphiques

Biographie de Carl Gustaf Tessin page 6
Par Magnus Olausson, commissaire de l'exposition

Parcours de l'exposition page 9

Regards sur quelques œuvres page 13

LOUVRE

NATIONALMUSEUM
@ MUSEE DU LOUVRE
PARIS

Communiqué de presse

Exposition

20 octobre 2016 -
16 janvier 2017

Rotonde Sully

Un Suédois à Paris au XVIII^e siècle

La collection Tessin

Jean-Baptiste Oudry « *Pehr* » *le basset de Tessin, gibier mort et fusil.* Stockholm, Nationalmuseum
© Cecilia Heisser / Nationalmuseum

Cette exposition est organisée par le musée du Louvre, en partenariat avec le Nationalmuseum de Stockholm

Musée du Louvre
Informations pratiques

Horaires
Tous les jours de 9 h à 18 h, sauf le mardi. Nocturne les mercredis et vendredis jusqu'à 22 h.

Tarifs
Tarif unique d'entrée au musée : 15 €.
Gratuit pour les moins de 18 ans, les moins de 26 ans résidents de l'U.E., les enseignants titulaires du pass education, les demandeurs d'emploi, les adhérents Amis du Louvre, Amis du Louvre familles, Amis du Louvre jeunes et de la carte Louvre professionnels.

Renseignements : www.louvre.fr

Achat en ligne : www.ticketlouvre.fr

Homme de goût et de culture, le comte Carl Gustaf Tessin exerça les fonctions d'ambassadeur de Suède à Paris entre 1739 et 1742. Durant ces trois années, il collectionna peintures et dessins avec passion, constituant ainsi une très riche collection (Boucher, Dürer, Rembrandt...) aujourd'hui précieusement conservée au Nationalmuseum de Stockholm.
L'hommage du Louvre rendu à ce Suédois à Paris au XVIII^e dévoile un choix spectaculaire d'une centaine d'œuvres de la collection dont certaines, comme *le Triomphe de Vénus* de François Boucher, y reviennent pour la première fois depuis leur achat par Tessin. Il s'agit par la même occasion de découvrir le marché de l'art et le goût parisiens au milieu du XVIII^e siècle.

Homme politique et homme de cour, diplomate, artiste, écrivain et historien, le comte Carl Gustaf Tessin est reçu à la Cour de France comme à la ville et compte de nombreux amis comme le collectionneur Pierre-Jean Mariette et le peintre François Boucher. En courant les boutiques, les ventes aux enchères et les ateliers d'artistes parisiens, Tessin acquiert une collection exceptionnelle, révélant à la fois le goût d'un homme et l'émulation artistique qui régnait à Paris dans les années 1730-1740. De retour en Suède, criblé de dettes, Carl Gustaf Tessin se voit contraint, à partir de 1749, de se séparer de sa collection dont une grande partie devient propriété de la Couronne suédoise.
D'une qualité exceptionnelle, la sélection d'œuvres présentée dans le cadre de cette exposition suit un parcours à la fois chronologique et thématique, montrant comment l'amateur a rassemblé ce grand nombre de dessins et de peintures des plus illustres artistes français (Boucher, Natoire et Oudry...) et étrangers (Dürer, Rembrandt, Carracci…), ainsi que du mobilier et des objets d'art à la mode. La grande vente Crozat de 1741, dont il est l'un des principaux acheteurs, constitue le cœur de sa collection : primitifs italiens de la collection Vasari, primitifs flamands et allemands, études de Primatice pour Fontainebleau, écoles vénitienne, bolonaise et française et surtout dessins flamands et hollandais.

Commissaires de l'exposition : Magnus Olausson, directeur des collections, et Carina Fryklund, conservatrice chargée des dessins, Nationalmuseum, Stockholm ; Xavier Salmon, conservateur général, directeur du département des Arts graphiques ; Guillaume Faroult, conservateur en chef au département des Peintures et Juliette Trey, conservatrice au département des Arts graphiques, musée du Louvre.

Musée du Louvre
Direction des Relations extérieures
Anne-Laure Béatrix, directrice
Adel Ziane, sous-directeur de la communication
Sophie Grange, chef du service presse

Contact presse
Christine Cuny
christine.cuny@louvre.fr
Tél. + 33 (0)1 40 20 51 42

François Boucher *Le triomphe de Vénus.* Stockholm, Nationalmuseum
© Cecilia Heisser / Nationalmuseum

Catalogue de l'exposition

Un Suédois à Paris au XVIII^e siècle. La collection Tessin. Coédition musée du Louvre éditions / éditions Liénart, broché, 256 p., 35 euros.

Autour de l'exposition

A l'auditorium du Louvre

(Réservations au 01 40 20 55 00)

Conférences

Lundi 24 octobre à 18 h 30
Carl Gustaf Tessin, les relations artistiques entre la France et la Suède au XVIII^e siècle
Par Magnus Olausson, Nationalmuseum, Stockholm.

Jeudi 27 octobre à 12 h 30
Présentation de l'exposition
Par Guillaume Faroult, Xavier Salmon et Juliette Trey, musée du Louvre.

Lundi 31 octobre à 18 h 30
Les maisons de Carl Gustaf Tessin
Par Xavier Salmon, musée du Louvre.

Lundi 7 novembre à 18 h 30
Carl Gustaf Tessin, un goût parisien pour la peinture
Par Guillaume Faroult, musée du Louvre.

Visites de l'exposition avec conférencier

(Réservations au 01 40 20 51 77)
Les mercredis à 19 h et samedi à 11 h 30 (à partir du 26/10).

Cycles de visite : le goût des arts au XVIII^e siècle

En 3 séances (incluant la visite de l'exposition)
12/11, 19/11 et 26/11 à 11 h 30

Atelier 8/12 ans

Les petits collectionneurs. Dans les pas du Comte Tessin, devenir à son tour collectionneur. Faire un choix d'œuvres, les acquérir puis les présenter selon ses goûts dans un intérieur imaginaire.
Plus d'informations sur www.louvre.fr

La collection de l'Institut Tessin à l'Institut suédois
Depuis son ouverture en 1971, l'Institut suédois à Paris héberge également l'Institut Tessin, collection d'art créée en 1933 par Gunnar W. Lundberg et dénommée en l'honneur de Carl Gustaf Tessin. Des chefs-d'œuvre de cette collection sont présentés au public dans la salle d'exposition permanente de l'Institut suédois. Les échanges artistiques entre la Suède et la France en est le fil conducteur. De nombreuses œuvres de la collection ont également un lien avec le comte Tessin lui-même. On y retrouve des portraits de lui peints par des artistes comme Martin van Meytens et Lorentz Pasch mais aussi des œuvres de Gustaf Lundberg et Alexandre Roslin, des artistes qu'il a soutenus.
En complément de la série de conférences au Louvre, l'Institut suédois organise un programme en lien avec l'exposition. Plus d'informations sur ce programme de fin d'année :
Institut suédois, 11 rue Payenne
75003 Paris www.institutsuedois.fr
Mardi – dimanche / 12:00 – 18:00

Le Cabinet des dessins du musée du Louvre
Au sein du département des arts graphiques, le Cabinet des dessins est issu de l'ancienne collection des rois de France. Il trouve son origine dans l'achat par Louis XIV, en 1671, de 5 542 dessins appartenant au plus illustre amateur de l'époque, Everhard Jabach, auxquels vinrent s'ajouter, dès la fin du siècle, les fonds d'atelier des premiers peintres Charles Le Brun et Pierre Mignard. En dehors de quelques acquisitions d'importance à la vente Mariette, en 1775, l'ensemble fut plus que doublé par des grandes saisies et conquêtes révolutionnaires avant d'entrer, sous le Directoire, dans la logique d'accroissement du musée moderne. Afin de ne pas rompre l'unité de l'ensemble et d'en faciliter la consultation, le fonds et les acquisitions du musée d'Orsay dans le domaine du dessin – à l'exception des pastels, de l'architecture et des arts décoratifs – ont été maintenus au musée du Louvre. Le Cabinet des dessins renferme ainsi aujourd'hui, si l'on compte les versos dessinés, plus de 150 000 œuvres. Au Cabinet des dessins est venu s'ajouter, depuis 1935, la Collection Edmond de Rothschild, composée de près de 90 000 estampes. Le Cabinet des dessins est ouvert à tous sur rendez-vous, du lundi au vendredi de 13 h à 18 h. Contact : cabinet-des-dessins@louvre.fr. Tel : 01 40 20 52 51.

Préface

par Xavier Salmon, directeur du département des Arts graphiques

Peu après le 23 septembre 1740, Carl Gustaf Tessin envoyait ces quelques mots depuis Paris à son ami Carl Hårleman, intendant de la Cour à Stockholm : « Vous verrés miracle a mon retour, que des Tableaux ! que des desseins ! que des Estampes ! […] Tirons vite le rideau sur une folie aussi déclarée… »

Fin mai 1742, quelque temps avant de reprendre le chemin de la Suède, il annonçait encore : « J'ay une bonne provision, dabord de Colifichets, car je suis polisson, puis des Tableaux, statues, desseins et Estampes, car je me dis curieux […] Je puis vous offrir de tout, excepté ma bourse, car elle n'en vaut pas la peine. C'est elle qui a le plus opéré pendant mon Ambassade. Elle est vuide. J'en loue Dieu, c'est un embarras de moins. ».

Fils du très francophile Nicodème Tessin le Jeune, architecte de la cour de Suède de 1681 à 1728 et surintendant des Bâtiments du Roi à partir de 1697, Carl Gustaf avait rapidement manifesté les mêmes intérêts que son père. Dès 1714, alors que le jeune homme n'avait pas encore vingt ans, Nicodème écrivait à son sujet : « Il a beaucoup de feu […] prend aisément tout ce qu'il veut […] Il ayme fort le grand monde et la conversation sans laquelle il ne scaurait vivre […] Pour la langue françoise, il y est tellement avancé qu'il se peut expliquer presque en tout ce qu'il veut, de sorte que dans trois mois de temps, je ne doutte pas qu'il n'y fasse grand progrès. Je luy ay très fortement recommandé la justesse de la langue et du style épistolaire, avec la belle et aisée manière d'escrire dont on se sert en France. »

De 1714 à 1716, Carl Gustaf effectuait son premier séjour parisien afin de compléter ses études. À cette occasion, il fit l'achat de ses premiers dessins. Son deuxième voyage, en 1728 et 1729, lui permit de nouer des amitiés dans le milieu artistique et d'enrichir sa collection naissante de peintures de François Desportes, François Lemoyne, Noël-Nicolas Coypel, Nicolas Lancret et Jean-Baptiste Pater. Ce fut au cours de son troisième séjour, le plus long, de 1739 à 1742, qu'il s'abandonna complètement au plaisir des arts. Il avait alors reçu pour mission de défendre à Versailles les intérêts de son pays, la Suède désirant engager des opérations militaires contre la Russie afin de lui reprendre les provinces perdues en 1721, lors du traité de Nystad. Affables, d'une éducation parfaite, d'une conversation intéressante, Tessin et son épouse Ulla n'eurent aucune difficulté à être reçus à la Cour comme à la ville. Tour à tour rue d'Aguesseau, rue Jacob, quai des Théatins (actuel quai Voltaire) et enfin rue Taranne, à Paris, leur salon avait accueilli la grande aristocratie comme la République des lettres, les peintres et les musiciens. Ami de Pierre Jean Mariette, du marchand Gersaint, ou bien encore de François Boucher et de son épouse, Tessin courait les boutiques, les ventes aux enchères et les ateliers d'artistes. En très peu d'années, il constitua une collection exceptionnelle où le nombre des œuvres le disputait à la qualité. La vente après décès de Pierre Crozat en 1741 fut sans conteste son tour de force. Du 10 avril au 13 mai, le Suédois parvint à acquérir deux mille cinquante-sept dessins, dont beaucoup étaient dus aux maîtres les plus illustres. De retour en Suède, Carl Gustaf profita quelque temps de tous ses trésors, puis fut contraint de s'en séparer à partir de 1749 afin de payer ses trop lourdes dettes. Le prince héritier Adolf Fredrik de Suède se porta alors acquéreur d'une grande partie de la collection de peintures, dont il fit présent à son épouse Lovisa Ulrika. Les dessins connurent bientôt un sort identique. À l'exception des œuvres qui furent dispersées lors des ventes après décès de Tessin, en 1771 et 1786, une grande partie de la collection de l'amateur devint propriété de la Couronne suédoise. Ce fut assurément une grande chance. Précieusement conservée, elle est aujourd'hui l'un des fleurons du Nationalmuseum à Stockholm. Toutes documentées, les œuvres réunies par Carl Gustaf Tessin révèlent le goût d'un homme mais aussi l'émulation artistique qui régnait à Paris dans les années 1730-1740 et l'état du marché de l'art. Aussi, soyons particulièrement reconnaissants envers Berndt Arell, directeur général du Nationalmuseum, à Magnus Olausson, directeur du département des Collections et de la Recherche, à sa collaboratrice Carina Fryklund, conservateur en chef, à toute l'équipe du National Museum, ainsi qu'à nos collègues du Louvre, Juliette Trey, conservatrice au département des Arts graphiques, et Guillaume Faroult, conservateur en chef au département des Peintures, qui nous ont apporté leur soutien scientifique. L'hommage rendu à Tessin au Louvre permet aux visiteurs de découvrir un choix spectaculaire parmi les œuvres qu'il put acquérir à Paris. Certaines d'entre elles, à l'exemple du *Triomphe de Vénus*, chef-d'œuvre de François Boucher, y reviennent d'ailleurs pour la première fois depuis le XVIII^{e} siècle. C'est là à la fois un moment de plaisir pur et le plus beau témoignage de cet amour porté aux arts par un homme de goût et de culture.

Biographie de Carl Gustaf Tessin

par Magnus Olausson, commissaire de l'exposition

Louis Tocqué, *Portrait du comte Carl Gustaf Tessin*, Nationalmuseum, Stockholm
© Cecilia Heisser / Nationalmuseum

Rares sont les personnages marquants de la Suède du XVIII[e] siècle à avoir déployé des talents aussi étendus que Carl Gustaf Tessin. Il fut homme politique et homme de cour, diplomate, haut fonctionnaire, artiste, écrivain, historien, collectionneur et philosophe. Les avis le concernant sont contrastés. Son action politique, en particulier, a fait l'objet d'appréciations diverses, tandis que ses interventions dans le domaine de la culture sont unanimement dépeintes de manière favorable. Il faut voir là le reflet du caractère multiple et compliqué de Tessin, capable de susciter à la fois admiration et rejet parmi ses contemporains.

Les contradictions du personnage Tessin s'expliquent certainement en partie par son ascendance complexe. Nicodème Tessin, son grand-père, architecte de la Ville de Stockholm et architecte de la Cour, était fils d'un bourgeois de la ville de Stralsund, en Poméranie suédoise. Il épousa la fille du maire de la ville suédoise de Västerås. En 1674, il fut anobli en même temps que son fils Nicodème Tessin le Jeune. Ce dernier, père de Carl Gustaf, fit non seulement une brillante carrière d'architecte, mais fut également nommé grand maréchal du Royaume, conseiller du Roi et chancelier de l'université de Lund, rang social qui fut confirmé par l'octroi du titre de baron puis de comte. Son mariage avec la comtesse Hedvig Eleonora Stenbock ouvrit à Tessin le Jeune les portes de la grande noblesse suédoise.

Carl Gustaf Tessin naquit à Stockholm le 5 septembre 1695. Dès le début, son avenir était tout tracé : Tessin le Jeune, fier de son fils unique, le considéra rapidement comme son successeur […] Grâce aux efforts de Daniel Cronström, Carl Gustaf Tessin fut finalement présenté au Roi-Soleil vieillissant à la mi-décembre 1714. À peu près au même moment, Tessin le Jeune recevait le titre de comte, ce qui facilita très certainement l'introduction de son fils à la Cour. Cronström rapporte ainsi : « M. votre fils eut l'avantage d'entrer dans le cabinet sur la fin de l'audience et saluer S.M., distinction qui n'arive presque à personne sans caractére. Il fut très agréablement recue et lorsqu'après quelques petites questions, je fis mention de V. E. [Votre Excellence], ce prince dit qu'il se souvenoit fort de vostre personne et vostre attention pour ce qui luy fesoit plaisir ». À l'issue de l'audience accordée par Louis XIV, on peut se demander si les projets de Nicodème Tessin le Jeune pour le Louvre et le temple d'Apollon à Versailles purent être présentés au roi. Les représentants les plus éminents en matière d'architecture, avec à leur tête le duc d'Antin, semblent avoir été moyennement intéressés. Finalement, la mort du Roi-Soleil mit fin à ces projets, ce qui fut une déception autant pour le père que pour le fils.

Quoi qu'il en soit, Carl Gustaf dut s'accommoder du programme minutieux mis au point par son père. Il apparut toutefois bientôt que le fils manquait des dispositions nécessaires pour devenir l'égal de ce dernier en tant qu'architecte. D'une manière générale, Carl Gustaf répugnait au travail sédentaire. […]

Afin que Carl Gustaf ne perde pas tout contact avec le côté pratique du métier, il fut placé en apprentissage chez Jean Bérain le Jeune, choix parfaitement compréhensible du fait de l'estime dans laquelle Tessin le Jeune tenait l'art de la décoration intérieure en France. Il était de plus attentif à ce que son fils étudie les nouveautés artistiques, fasse des rencontres profitables et acquière des dessins, des gravures et des ouvrages illustrés, modèles qu'il lui faudrait rapporter dans sa patrie. Ainsi Tessin le Jeune lui-même, consciemment ou non, fournit-il à son fils les éléments de base nécessaires à la connaissance des œuvres d'art. Carl Gustaf Tessin acquit en ce domaine un savoir approfondi et rencontra la plupart des sommités de l'art et de l'architecture français.

Après un séjour de quinze mois à Paris, Tessin le Jeune avait prévu que son fils poursuivrait son voyage en Italie, mais celui-ci souhaita demeurer à Paris dans l'espoir d'obtenir une audience auprès du Régent, à qui il entendait présenter les plans des projets de son père. La rencontre ayant eu lieu en août 1716, le voyage vers le sud put commencer. Ce n'est qu'à la fin de l'année que Carl Gustaf Tessin arriva à Rome. Il s'efforça longtemps de se conformer aux attentes de son père en ce qui concerne les études d'architecture, mais semble finalement s'être lassé, préférant goûter la vie mondaine. Carl Gustaf Tessin fut rapidement un hôte apprécié dans les réceptions et les fêtes de la noblesse italienne. En dépit des mises en garde de son père, il fréquentait les « dames galantes » et devint un joueur de cartes passionné. Ces nouvelles parvinrent bientôt à la connaissance de Nicodème Tessin le Jeune, et au cours de l'automne 1717, un violent conflit éclata entre père et fils. Le père menaça de tout rapporter au bienfaiteur qui finançait les études de son fils à l'étranger, à savoir

Charles XII en personne. […] Entre-temps, Charles XII avait toutefois nommé Carl Gustaf Tessin intendant de la Cour, lui octroyant de surcroît 4 000 rixdales pour lui permettre d'effectuer un séjour prolongé à Paris dans le but d'étudier le théâtre et la décoration festive. Grande fut la joie de Carl Gustaf, qui arriva dans la capitale française le 16 septembre 1718, après un détour par Bruxelles. Bientôt, la situation prit cependant un tour inattendu. Alors qu'il se trouvait au théâtre la veille du Nouvel An, il apprit la mort de Charles XII, survenue le 30 novembre. Il quitta Paris au printemps 1719.

À son retour, Carl Gustaf Tessin trouva une Suède différente du pays qu'il avait quitté. Sa position de grande puissance était perdue. La Finlande, partie est du royaume, était occupée par la Russie, tout comme les provinces baltes. La succession au trône restait confuse, cependant qu'une gouvernance parlementaire était en train de s'installer aux dépens de la royauté. La construction du château était au point mort et il n'y avait pratiquement plus aucune vie de cour. Le jeune Tessin eut ainsi d'autres préoccupations que celles se rapportant à la Cour. Il se lança dans la vie politique mais se rendit rapidement compte de l'instabilité de la conjoncture. En 1727, le père et le fils Tessin connurent une adversité sérieuse, qui les mit en froid avec la vie politique. Simultanément, Nicodème Tessin le Jeune avait néanmoins réussi à faire repartir la construction du château. À la mort de son père l'année suivante, Carl Gustaf Tessin fut aussitôt nommé surintendant et responsable de la construction. Dès lors, il se consacra à ce qui était prévu pour lui, à une exception près, néanmoins notable : il n'exerça jamais le métier d'architecte. […]

Afin de se « rafraîchir l'œil et asseoir le goût » (« förfriska ögat ch stadga smaken »), Tessin fit la même année un nouveau voyage d'étude qui était en même temps son voyage de noces. L'année précédente, il avait en effet épousé Ulla Sparre, alors âgée de seize ans. Fille de l'ancien ambassadeur de Suède à Paris, le lieutenant général français et comte Erik Sparre, et de la femme la plus fortunée de la Suède d'alors, la comtesse Stina Lille, Ulla Sparre était de plus la filleule de Louis XIV, condition qui eut son importance lorsque le couple Tessin arriva à Paris en décembre 1728. La reine Marie Leczinska, notamment, qui avait passé trois années de son enfance en Suède, les accueillit à bras ouverts. Cet enthousiasme n'était pas dû uniquement à des relations anciennes, mais aussi au fait que, côté français, on comptait sur l'appui de la Suède pour rétablir Stanislas Leczinski sur le trône de Pologne. Pour Tessin, plus personnellement, le séjour à Paris signifia par ailleurs une découverte approfondie du style rococo. Il y fit également pour son propre compte une série d'acquisitions d'œuvres d'art. Début mai, il était de retour à Stockholm.

Même si la construction du château occupa Tessin durant la plus grande partie des années suivantes, il se lança de nouveau dans la politique en 1731. Il manoeuvra habilement entre le président de la chancellerie Arvid Horn (sorte de cardinal Fleury de la Suède) et l'opposition. Bien souvent, il joua un rôle de médiateur, ce qui facilita certainement son élection au poste de maréchal, responsable des travaux du Riksdag au cours du siège de 1738-1739. Tessin s'était alors, de plus, tourné vers l'opposition, le parti francophile des Chapeaux, qui finit par obtenir la destitution de Horn, l'homme fort de la Suède. Tessin, qui choisit de ne pas siéger au gouvernement, se vit confier la tâche considérable de conduire les pourparlers avec les gouvernements danois et français dans le but d'isoler la Russie sur le plan politique et de préparer le terrain d'une guerre de revanche contre le voisin de l'Est afin de rendre à la Suède sa position perdue de grande puissance.

Tessin arriva à Copenhague en juin 1739. Le travail diplomatique assidu de Tessin connut un plus grand succès après son arrivée à Paris le 29 juillet. Il finit par convaincre la France d'accorder à la Suède un soutien économique et diplomatique, concrétisé par le traité du 20 mars 1741. Du fait de la mauvaise préparation de l'armée suédoise, la déclaration de guerre à la Russie, la même année, eut pour conséquence une série de défaites. La paix d'Åbo, le 16 juin 1743, fut toutefois clémente pour la Suède du fait de l'élection au trône suédois du candidat de la Russie, Adolf Fredrik de Holstein-Gottorp, évêque souverain de Lübeck. Tessin était alors de retour en Suède depuis à peine un an.

À l'époque, Tessin n'était plus surintendant. Il s'était démis de cette fonction à Paris en 1741 en obtenant que son assistant Carl Hårleman lui succède. Tessin visait à la place la fonction la mieux rémunérée de Suède, celle de grand maréchal du Royaume, poste qui […] revint à un adversaire politique. Tessin dut se contenter d'un siège au Conseil du Royaume. Durant les années qui suivirent la paix, il fut l'un de ceux qui menèrent à bien le mariage du nouveau successeur au trône avec la sœur de Frédéric le Grand, Lovisa Ulrika (1744). Tessin se vit alors confier la direction de la Maison du couple héritier et fut par la suite

Jean-Marc Nattier, *Lovisa Ulrika Sparre, comtesse Tessin,* 1741, Paris, musée du Louvre.
© Musée du Louvre, dist. RMN - Grand Palais / Angèle Dequier

Jacques-André-Joseph Aved, *Portrait du Comte Carl Gustave Tessin.* Stockholm, Nationalmuseum.
© Cecilia Heisser / Nationalmuseum

nommé précepteur du prince Gustaf (futur Gustaf III).
Durant la décennie suivante, l'amitié de Lovisa Ulrika marqua d'une forte empreinte l'activité de Tessin. Il fut dès le début son plus proche ami et son confident, et la conseilla pour les questions tant politiques que culturelles. Dans le même temps, de 1742 à 1752, Tessin assuma la fonction politique la plus élevée du royaume, celle de président du cabinet de Sa Majesté. C'était certes là une position de pouvoir unique, mais serait-il possible, à la longue, de concilier toutes ces tâches en concurrence les unes avec les autres ? Grâce à sa grande habileté politique, Tessin parvint à manœuvrer adroitement sans heurter les aspirations au pouvoir de Lovisa Ulrika, mais il dut pour finir s'avouer vaincu. Le fait qu'il ait su convaincre le successeur au trône de renoncer à ses droits d'héritage sur le Holstein afin d'amadouer le Danemark – et qu'il ait réussi à conclure les fiançailles entre le prince Gustaf, âgé de quatre ans, et la petite princesse danoise Sofia Magdalena – fut à l'origine d'une rupture avec le couple princier. Les agissements de Tessin étaient dans la droite ligne du changement d'orientation de la politique étrangère du pays, lequel était soucieux, entre autres, d'empêcher un rapprochement entre ses ennemis héréditaires le Danemark et la Russie.

Si, pour des raisons d'abord opportunistes, Tessin se prononça en faveur d'une modification de la Constitution à l'avantage du pouvoir royal, il finit par changer d'avis. Dans le nouveau serment royal qu'il rédigea en 1751, on ne trouve nulle trace d'une concession aux prétentions royales. Le mécontentement du couple royal conduisit Tessin à démissionner de sa fonction de président du cabinet et à demander, deux ans plus tard, à être mis en congé de sa fonction de précepteur du prince héritier. Il ne quitta formellement cette dernière charge qu'en 1756. Tessin resta toutefois membre du Conseil du Royaume et chancelier de l'académie d'Åbo, cela en grande partie en raison de sa situation économique difficile.

En dépit de son manque de moyens, […] Tessin continua de collectionner les œuvres d'art et les livres, en grande partie grâce à la bienveillance de ses créanciers et de ses proches. Le classement de ses collections ainsi que la rédaction du journal de Åkerö occupaient à présent ses journées. Jusqu'à sa mort, il noircit vingt mille pages in-folio d'annotations serrées réparties en vingt-neuf volumes. Par son volume monumental et la variété de son contenu, le journal d'Åkerö constitue une sorte de tranches de vie au jour le jour.
Tessin souffrit de la rupture de ses relations avec la famille royale, et particulièrement avec son ancien élève, le prince héritier Gustaf. Avec le temps, cependant, vint la réconciliation, et au mois de mai 1769 Gustaf rendit visite à son vieux « Tess ». Suivit la visite de la famille royale au grand complet, qui se déplaça jusqu'à Åkerö en juin de la même année. La reine Lovisa Ulrika tout comme le roi Adolf Fredrik témoignèrent à Tessin de grands égards et une vive compassion. Les représentants du pays décidèrent en conséquence de lui verser de nouveau le salaire et la pension de conseiller du royaume qui lui avaient été retirés en 1766. Hélas, Tessin n'en profita pas. Il mourut à Åkerö en janvier 1770. La décision ne lui fut expédiée qu'au lendemain de son décès.
En dépit de ses succès en tant qu'homme politique, Tessin dut à son impulsivité et à sa sensibilité de connaître nombre d'échecs. En même temps, il avait des qualités qui lui attiraient la sympathie. C'était un brillant orateur qui s'exprimait avec élégance par écrit, particulièrement en français. Bien qu'il n'eût pas de descendance, il fut aussi un pionnier dans le domaine pédagogique. Il fut l'un des personnages cosmopolites les plus remarquables de son temps, qui passait avec aisance des problèmes de la grande politique internationale à la fréquentation des ateliers d'artistes. Ce que la postérité retient le plus volontiers de Tessin sont par ailleurs ses apports exceptionnels de collectionneur et amateur d'art.

Carl Gustaf Tessin. Un Suédois à Paris au XVIII[e] siècle

Fils du très francophile Nicodemus Tessin le Jeune, architecte de la cour de Suède de 1681 à 1728 et surintendant des Bâtiments du roi à Stockholm à partir de 1697, Carl Gustaf Tessin manifesta rapidement les mêmes intérêts que son père. De 1714 à 1716, il effectua son premier séjour parisien afin de compléter ses études. À cette occasion, il fit l'achat de ses premiers dessins. Son deuxième voyage, en 1728 et 1729, lui permit de développer des amitiés dans le milieu artistique et d'enrichir sa collection naissante de peintures d'œuvres de François Desportes, François Lemoyne, Noël-Nicolas Coypel, Nicolas Lancret et Jean-Baptiste Pater. Ce fut au cours du troisième séjour, le plus long, de 1739 à 1742, qu'il s'abandonna complètement au plaisir des arts. Il avait alors reçu pour mission de défendre à Versailles les intérêts de son pays, la Suède désirant engager des opérations militaires contre la Russie afin de lui reprendre les provinces perdues en 1721, lors du traité de Nystad. Affable, d'une éducation parfaite, d'une conversation intéressante, le couple Tessin n'eut aucune difficulté à être reçu à la cour comme à la ville. Tour à tour rue d'Aguesseau, rue Jacob, quai des Théatins (actuel quai Voltaire) et enfin rue Taranne, à Paris, leur salon accueillit la grande aristocratie comme la République des lettres, les peintres et les musiciens. Ami de Pierre-Jean Mariette, du marchand Gersaint, ou bien encore de François Boucher et de son épouse, Tessin courait les boutiques, les ventes aux enchères et les ateliers d'artistes. En très peu d'années, il constitua une collection exceptionnelle où le nombre des œuvres le disputait à la qualité. La vente après décès de Pierre Crozat en 1741 fut sans conteste son tour de force. Du 10 avril au 13 mai, le Suédois parvint à acquérir 2 057 dessins dont beaucoup étaient dus aux maîtres les plus illustres. De retour en Suède, Carl Gustaf profita quelque temps de tous ses trésors puis fut contraint de s'en séparer à partir de 1749 afin de payer ses trop lourdes dettes. La famille royale suédoise se porta alors acquéreur de la majeure partie de la collection de peintures et de dessins. Ce fut assurément une grande chance. Précieusement conservées, toutes ces œuvres sont aujourd'hui l'un des fleurons du Nationalmuseum à Stockholm. Parfaitement documentées, elles révèlent à la fois le goût d'un homme, mais aussi l'émulation artistique qui régnait à Paris dans les années 1730-1740 et l'état du marché de l'art. Fin mai 1742, avant de reprendre le chemin de la Suède, Tessin annonçait : « J'ay une bonne provision, dabord de Colifichets, car je suis polisson, puis des Tableaux, statues, desseins et Estampes, car je me dis curieux […] Je puis vous offrir de tout, excepté ma bourse, car elle n'en vaut pas la peine. C'est elle qui a le plus opéré pendant mon Ambassade. Elle est vuide. J'en loue Dieu, c'est un embarras de moins. » Tout cela aujourd'hui pour notre plus grand plaisir.

Un milieu familial dédié aux arts

Fils unique, Carl Gustaf Tessin naquit dans une famille toute dédiée aux arts. Son grand-père Nicodème fut architecte de la ville de Stockholm et construisit pour la reine douairière Hedvig Eleonora le château de Drottningholm. Son fils Nicodème lui succéda comme architecte de Charles XI et Charles XII de 1681 à 1728. Homme de grande culture, il voyagea à plusieurs reprises en France et en Italie afin d'amasser une importante documentation qui constitua un recueil de formes et d'idées tant en architecture que dans le domaine des arts décoratifs, des jardins, des fêtes ou du théâtre. Il s'agissait de retenir le meilleur des goûts de l'époque pour en faire profiter la Suède. Nommé surintendant pour la construction du château royal de Stockholm le 21 juin 1697, il s'employa dès lors avec l'aide de son ami Daniel Cronström, envoyé permanent à Paris, à convaincre certains artistes français à entrer au service du roi de Suède et à envoyer des artistes suédois à l'étranger afin qu'ils y complètent leur formation. Carl Gustaf ne pouvait donc trouver milieu plus favorable pour développer à son tour son goût pour les arts.

À la campagne

Le 27 août 1727, Tessin épousait Lovisa Ulrika Sparre, fille du comte Erik Sparre et de sa seconde épouse, la riche héritière Cristina Beata Lillie. Cette alliance lui permettait d'entrer dans une famille résolument francophile. Son beau-père avait été en particulier chargé d'ambassade auprès de Louis XIV de 1712 à 1714 et de 1715 à 1717. Le couple Tessin fut un couple heureux. Ulla accompagna son époux à Paris où elle séjourna à deux reprises en 1728-1729 et entre 1739 et 1741. Elle s'imprégna alors du mode de vie à la française, du luxe et du raffinement des appartements parisiens. Nommé président du cabinet de Sa Majesté après son retour à Stockholm, Tessin exerça cette importante fonction politique de 1742 à 1752. Mais certaines de ses positions lui aliénèrent la faveur royale. Il renonça alors à ses fonctions et se retira de la vie politique pour se dédier à partir de 1753 avec son épouse à la construction de son château campagnard d'Åkerö. Décorée par Olof Fridsberg et Johann Pasch, la maison manifestait le goût des Tessin pour la France, l'Orient et pour les aménagements parisiens des années 1750.

Le séjour parisien de Carl Gustav Tessin en 1728-1729

« Durant l'année 1728, quand j'acceptai la responsabilité de servir le Palais Royal, je trouvai nécessaire de rafraîchir mon œil et d'affiner mon goût en entreprenant un voyage à l'étranger. L'argent n'était pas une préoccupation à l'époque. Mon inclination, ma fortune et peut-être l'orgueil en quelque sorte excusable d'être connu comme un défenseur des arts dans ma patrie me permirent de faire plusieurs achats. En outre, je croyais et crois encore que ces achats effectués avec discernement par des connaisseurs n'ont pas diminué mais plutôt augmenté de valeur». C'est ainsi que l'amateur, désormais éprouvé par l'âge et les revers de fortune, consigne dans son journal intime à la date du 29 novembre 1758, le souvenir allègre de ses ambitions de jeune mécène lors de son premier séjour officiel en quelque sorte dans la capitale française.

A peine investi de ses fonctions, le jeune représentant de la couronne de Suède tient à la fois à signaler le mécénat suédois sur la scène internationale en se distinguant par ses achats judicieux et, en retour, il tend à raffiner la pratique artistique dans son pays en rapportant à Stockholm des exemples de la modernité artistique française. Cette ligne est déjà celle qui sera reprise avec ampleur et succès lors de son ambassade de 1739-1742. Tessin contribuera ainsi de façon déterminante à assoir l'intérêt de ses compatriotes pour la peinture française jusqu'à la fin du siècle.

Tessin, manifeste son discernement par ses achats et ses commandes adressées directement auprès des artistes les plus recherchés mais aussi les plus modernes. Il commande ainsi deux ambitieuses peintures mythologiques à François Lemoyne et à Noël-Nicolas Coypel, qui, tous deux, venaient de triompher lors d'un concours organisé en 1727 par l'administration royale à destination des peintres d'histoire. Il rapporte également de délicieuses peintures « galantes » de Nicolas Lancret et Jean-Baptiste Pater, dont la vogue était à son zénith auprès des amateurs parisiens.

L'officieuse ambassade parisienne de 1739-1742. Carl Gustaf Tessin, amateur fastueux de l'école française

De 1739 à 1742, Tessin est envoyé à Paris par la couronne de Suède. S'il n'en a pas le titre, il assume de fait les fonctions d'un ambassadeur. A ce titre, il mène un train de vie particulièrement fastueux qui contribuera à ses désordres financiers l'amenant à vendre sa collection d'œuvres d'art aux souverains suédois, après son retour, en 1749.
Durant ce séjour, il prend soin de notifier avec faste son activité de mécène en participant régulièrement au Salon, exposition régulière et publique des œuvres d'art les plus récentes organisée tous les ans par l'Académie Royale de Peinture et de Sculpture dans le salon carré du Palais du Louvre. En 1740 et 1741, Tessin fait ainsi exception en faisant imprimer son nom dans le livret de l'exposition, où il apparaît comme propriétaire des œuvres les plus remarquables des peintres Oudry et Chardin. En 1740, il accepte également de faire exposer *La Naissance de Vénus*, le chef d'œuvre que François Boucher vient de peindre à sa demande.
Au Salon de 1740, est exposé son portrait par Aved. L'œuvre se distingue des conventions de l'époque où les diplomates devaient être figurés avec le faste et les accessoires solennels inhérents à la leur fonction. Tessin choisit de se faire représenter « dans son cabinet, tenant une estampe ». Il fixe ainsi les normes de représentation d'une catégorie nouvelle, celle de « l'amateur », à la fois collectionneur, connaisseur et artiste amateur.

Carl Gustaf Tessin, amateur distingué de l'école française

A Paris, Tessin fréquente en premier lieu les cercles les plus huppés de la politique et de la vie mondaine mais il ouvre aussi largement ses portes aux gens de lettres (Fontenelle et Marivaux) ainsi qu'aux principaux amateurs et collectionneurs de la capitale (le comte de Caylus et l'amateur Pierre-Jean Mariette). Familier de longue date avec le milieu des artistes, il renoue ses contacts et sait adresser ses commandes aux plus notables créateurs de l'époque : Chardin, Lancret, Nattier, Oudry ou Restout.
Tessin se prête aux jeux littéraires parisiens en composant en français un petit conte de fées, *Faunillane ou l'infante Jaune* qu'il fait éditer somptueusement en quelques exemplaires avec des illustrations de François Boucher. Entre l'amateur et Boucher, rencontré au mois d'août 1739, une collaboration artistique extrêmement fructueuse s'engage, où le grand artiste sert les projets parfois les plus personnels de son mécène exigeant et perspicace. Outre *Faunillane* et *La Naissance de Vénus*, Boucher exécute à sa demande l'une de ses plus piquantes scènes de genre, *Femme nouant sa jarretière*, tableau que l'amateur a conservé toute sa vie.

La vente Crozat

L'événement le plus décisif du séjour de 1739-1741 de Tessin à Paris fut sans doute la vente, du 10 avril au 13 mai 1741, de la collection de dessins du banquier Pierre Crozat. Celle-ci fut capitale par son ampleur – plus de 19 000 feuilles – mais aussi par sa qualité. Crozat avait rassemblé de nombreux ensembles prestigieux. De plus, cette vente aux enchères fut la première à avoir fait l'objet d'un catalogue commenté, rédigé par l'amateur Pierre Jean Mariette.
Carl Gustav Tessin fut l'un des principaux acheteurs lors de cette vente, avec 2 057 dessins pour un montant de 5 072 livres et 10 sols. Il établit ainsi le cœur de sa collection. Il suivit la plupart du temps les conseils de Mariette et acquit des lots dans chacun des principaux ensembles : primitifs italiens de la collection Vasari, primitifs flamands et allemands, études de Primatice pour Fontainebleau, écoles vénitienne, bolonaise et française, et surtout dessins flamands et hollandais.
A la mort de Victor Amédée de Savoie, prince de Carignan, en 1742, Tessin acquit également pour la somme de 500 livres vingt-cinq des recueils de dessins de costumes et décors de théâtre et opéra que ce collectionneur avait réunis.

1749 : le catalogue des dessins de Tessin

En 1749, le comte de Tessin entreprit de rédiger un catalogue de ses dessins avant de les vendre au prince héritier Adolf Fredrik. Il les classa en vingt-cinq livrets, selon les écoles ou les sujets. Carl Gustaf Tessin envisageait sa collection comme un panorama historique des différentes écoles et des différents genres. Il commenta chaque feuille à la manière de Pierre Jean Mariette pour le catalogue de la vente Crozat, dont il s'inspira souvent dans le choix des qualificatifs : « beau », « fini, terminé, arrêté », « capital ».
Le livret n°16, « dessins d'élite et proprement collés », rassemble les 108 dessins que Tessin estimait le plus et les seuls qu'il ait montés lui-même. L'école italienne y est majoritaire avec 78 dessins, les autres dessins sont français (21) ou flamands (9), mais les écoles allemande et hollandaise en sont absentes.
Les livrets classés par sujets comportent toutes les périodes et tous les styles. Dans cette salle, trois livrets thématiques sont présentés : les livrets n° 17 et 18, « différentes têtes et portraits », le livret n° 19, « principes, académies et autres desseins mêlés », regroupant académies, études anatomiques et paysages, et le livret n° 20, « différents animaux ».

La vente de 1786 : la collection intime de dessins de Tessin

Les nombreux achats de Carl Gustav Tessin mais surtout ses années comme ambassadeur à Paris ne furent pas sans conséquences financières. Dès 1749, il dut vendre sa collection de peintures au roi de Suède Frederick I^{er}, puis un an plus tard, sa collection de dessins au prince héritier Adolf Frederick. Toutefois, il garda plus de sept cent feuilles que l'on connaît par le catalogue d'une vente organisée par son neveu Frederick Sparre en 1786, quinze ans après la mort de Tessin.
Une cinquantaine de ces dessins est connue aujourd'hui, la plupart a été rachetée par le Nationalmuseum de Stockholm au XIX^{e} siècle. Par rapport à la collection vendue au roi, les paysages et les scènes à caractère érotique dominent, majoritairement par des artistes des écoles du Nord, où Rembrandt tient une place de choix. Mais il est difficile de distinguer ce qui, dans cette sélection, relève d'un goût personnel de ce qui n'a pas été jugé digne des collections royales.

Tessin et les écoles nordiques : Un goût parisien ?

Carl Gustaf Tessin, hérita des collections d'œuvres d'art de son père (notamment un dessin de Blomaert), tout comme il récupéra certaines pièces de la collection de sa belle-famille, les Sparre. Tessin et son épouse reçurent ainsi de la mère de Louise-Ulrique, en 1727, année de leur mariage, un intrigant tableau du monogrammiste I.S, daté de 1645, alors considéré comme une œuvre du flamand Frans Pourbus. La vogue des écoles flamandes et hollandaises était alors forte dans l'ensemble de l'Europe. Au cours de son séjour à la Cour de Vienne, Tessin fit d'ailleurs l'acquisition d'une curieuse peinture érotique, *Nonne en prières*, due à un peintre suédois d'origine flamande, Meytens, qui était le plus recherché alors auprès de la cour d'Autriche.
Au moment de son ambassade à Paris, entre 1739 et 1742, la capitale française était devenue le centre du marché de l'art européen et la vogue des maîtres nordiques des XVI^{e} et XVII^{e} siècles y connaissait une vogue sans précédent. Tessin participa à cet engouement et profita des nombreuses occasions qui lui étaient offertes pour accroître sa collection de peintures et de dessins dans ce domaine. Au moment de la vente Crozat en 1741, il acquit un nombre considérable de feuilles nordiques, en marquant une nette prédilection pour les œuvres de Rembrandt et de ses émules. Il rassembla alors 106 feuilles qui étaient attribuées au maître, mais il sut également retenir des pièces remarquables de Rubens, Van Dyck, Jordaens ou de Dürer.
Il prit soin en outre d'acquérir des pièces singulières auprès des plus grands marchands parisiens de l'époque, tels que Gersaint. Celui-ci lui vendit de charmants paysages de Van de Velde ou de Ruisdael et surtout la remarquable *Jeune Femme de profil, avec éventail* de Rembrandt. Il acquit enfin, en 1741, directement auprès du peintre François Boucher, lui-même collectionneur distingué, un délicieux paysage de Wouverman.

Louis Tocqué (Paris, 1696 – Paris, 1772)
Portrait du comte Carl Gustaf Tessin
1741
Huile sur toile
H. 80,5 ; L. 64,5 cm
Signé et daté : *Louis Tocqué pinxit 1741* Stockholm, Nationalmuseum, NM 2388
© Cecilia Heisser / Nationalmuseum

L'un des portraits les plus étranges de Carl Gustaf Tessin est celui commandé à Louis Tocqué durant l'été 1740 et qui fut terminé un an plus tard. Étrange car Tessin y est représenté armé de pied en cap, et cela bien qu'il n'ait jamais embrassé de carrière militaire. Pour comprendre le choix de ce déguisement, il convient de se reporter à l'époque où fut peint le portrait. Tocqué termina cette commande en 1741, au moment où éclata la guerre entre la Suède et la Russie. Les pourparlers secrets de Tessin à Paris avaient pour but d'obtenir les subsides nécessaires pour que la Suède puisse préparer son armée à la guerre de revanche qu'elle envisageait de mener contre la Russie. C'est dans cette conjoncture que Tessin se fait représenter en armes, ce qui est de toute évidence une allusion à ses interventions héroïques en faveur de la patrie. Tessin en armure est un Hercule sans massue ni crinière, l'homme fort dont la Suède, selon ses propres dires, avait tant besoin. La première défaite suédoise à Villmanstrand eut lieu, comme par ironie, à peu près au moment même où la peinture fut envoyée en Suède en août 1741. Pourtant, le portrait de Tocqué apparaît comme une tentative de la part de Tessin pour se lancer en politique, tel un homme en armes capable de sauver la patrie menacée, voire d'endosser si besoin le rôle de régent, dans le cas où le roi Fredrik I viendrait à mourir sans héritier. Dans une lettre à Hårleman, Tessin indique que le destinataire était Johan Julius Vult (anobli en Vult von Steijern), qui occupait le poste de « secretair des Publicains », c'est-à-dire secrétaire de la société générale des Douanes, dont Tessin lui-même faisait partie. Le portrait devait figurer parmi ceux des autres membres de la société et ses dimensions étaient imposées. Dans la lettre mentionnée plus haut, Tessin laissait à Hårleman la possibilité, s'il le souhaitait, de choisir le portrait de Tocqué plutôt que celui d'Aved, mais celui-ci s'en abstint. Tessin choisit en revanche de faire copier à Paris le portrait de Tocqué par l'artiste suédois Johan Fredrik Hörling. C'est cette copie que reçut Vult, tandis que Tessin conserva l'original, situation qui compliqua les choses pour nombre de ceux qui, jusqu'à aujourd'hui, étudièrent l'histoire du portrait.

Jean-Baptiste Oudry (Paris, 1686 – Beauvais, 1755)
Nature morte de chasse avec le basset Pehr
1740
Huile sur toile
H. 135 ; L. 109 cm
Signé et daté : *J. B. Oudry 1740*
Stockholm, Nationalmuseum, NM 864
Hist. : Commande de C. G. Tessin en 1740 ; expédié en Suède en 1741, no 2 (600 livres) ; vendu à Fredrik I[er] en 1749, qui l'offre à Lovisa Ulrika, future reine de Suède, en 1749 ; palais de Drottningholm, 1760, no 80 ; Drottningholm, 1793 ; Musée royal, 1804, no 86 ; versé au Nationalmuseum en 1865.
© Cecilia Heisser / Nationalmuseum

Le couple Tessin possédait de nombreux animaux de compagnie. Bien que Carl Gustaf Tessin ait grandi aux côtés d'un perroquet irascible, il ne semble pas en avoir éprouvé de rancune car il fit l'acquisition d'un autre perroquet au cours de son voyage de noces. Les chiens de chasse occupaient une position à part dans son entourage et parmi eux le célèbre basset Pehr. Ce favori, qui était un cadeau royal, était présent lors du séjour à Vienne en 1735-1736, où il fut peint par Martin van Meytens aux côtés du couple Tessin. Le basset Pehr était aussi du voyage à Paris : dans les comptes pour l'année 1739, on peut lire deux annotations émouvantes le concernant. Pehr reçut, d'une part, un nouveau panier pour pas moins de 24 livres ainsi qu'un collier avec garniture en cuivre à 7 livres. L'année suivante, Jean-Baptiste Oudry exécuta la célèbre peinture *Le Basset Pehr avec prise de chasse.* Tessin mentionne lui-même la commande de cette toile dans une lettre de février 1740 à l'architecte Carl Hårleman. Il tenait apparemment le basset Pehr en si haute estime qu'il pensait même en demander une sculpture à Edme Bouchardon. La peinture semble avoir été envisagée comme un cadeau pour Tessin mais, afin d'éviter les soupçons de corruption, ce dernier fit don à l'artiste d'une boîte en or. La peinture, que Tessin appréciait grandement et qui connut le succès au Salon de la même année, ajouta encore à la gloire du maître de Pehr. Le comte n'y est certes pas présent physiquement, mais son fusil l'est, aux côtés de son fidèle compagnon et de la prise de chasse. La peinture d'Oudry peut donc être considérée tout autant comme un portrait de Carl Gustaf Tessin. Bien que, comme souvent, Tessin ait fait mine du contraire, il en était immensément fier, au point de demander aussitôt à Pierre Aveline d'exécuter une gravure d'après la peinture d'Oudry. Dans une lettre à Hårleman, il constate, satisfait : « Vous verrés bien d'autres Estampes marquées : *Le Tableau original est dans le Cabinet de M. le Comte de Tessin*. » Même si l'on devine une certaine autodérision dans le propos de Tessin, il était bien conscient du statut que cela lui conférait en tant que collectionneur et du geste chevaleresque que constituait la dédicace. La comptabilité de Tessin montre qu'il dépensa des sommes importantes pour faire graver cette phrase sur nombre de peintures, parfois jusqu'à 300 livres, ce qui correspondait à ce qu'il était prêt à débourser pour des peintures des meilleurs artistes. Il est certain que Jean-Baptiste Oudry était un artiste dont Tessin appréciait hautement les œuvres. En témoigne en particulier l'achat pour le compte de l'État de onze peintures de l'artiste. Tessin avait aussi l'habitude semble-t-il de prendre conseil auprès d'Oudry lors de l'acquisition d'œuvres de maîtres anciens, ce dernier étant connu pour son honnêteté. Lorsque le comte, par l'intermédiaire du secrétaire d'ambassade Carl Reinhold Berch, fut contacté en juillet 1745 par un marchand d'art du nom de Valvin (qui avait d'ailleurs déjà vendu une peinture de Snyders à Tessin), Oudry fut consulté. Celui-ci n'était pas hostile à l'achat, mais c'est Berch qui, cette fois-ci, le déconseilla. Tessin continua à tenir Oudry en haute estime et le décrit en des termes poétiques : « Si le cœur humain avoit a être peint en beau, c'est de sa main que nous en verrions le Portrait. »

François Boucher (Paris, 1703 – Paris, 1770)
La Naissance de Vénus
Huile sur toile
H. 130 ; L. 162 cm
Signé et daté sur un rocher à gauche : *F. Boucher / 1740*
Stockholm, Nationalmuseum, NM 770
© Cecilia Heisser / Nationalmuseum

«Boucher m'a fait une naissance de Vénus : Cospetto ! Chebella cosa ! Il n'a des yeux que comme les vôtres qui en soient dignes », ainsi s'exprime Tessin dans une lettre adressée le 22 juillet 1740 à son ami l'architecte Carl Hårleman (1700-1753), celui-là même à qui il destine son portrait par Aved exécuté au même moment. Entre l'amateur et François Boucher, rencontré au mois d'août de l'année précédente, une collaboration artistique extrêmement fructueuse s'engage, où le grand artiste sert les projets parfois les plus personnels de son mécène exigeant et perspicace. *La Naissance de Vénus*, qui va être, à l'instar du portrait par Aved, exposée en bonne place au Salon de 1740, est un tableau manifeste. L'épisode de la naissance au sein des flots de Vénus (Aphrodite chez les Grecs), déesse de la beauté, souvent repris du texte antique du poète Hésiode (VIII^{e} siècle avant J.-C.) extrait de *La Théogonie* (v. 190-201), était un sujet fréquemment traité par les peintres depuis la Renaissance. On ne peut que reprendre l'hypothèse séduisante de Pontus Grate, qui relève que, sur le portrait de l'amateur par Aved, celui-ci exhibe une gravure d'après *Le Triomphe de Galatée* (sujet mythologique de triomphe féminin sur les eaux, proche de celui de la naissance de Vénus) d'après le chef-d'œuvre de Raphaël (1483-1520), unanimement célébré à l'époque, et dont la toile de Boucher apparaît comme une moderne variation peut-être destinée à rivaliser avec le glorieux modèle de la Renaissance. Le prix de 1 600 livres, rétribué par Tessin pour la toile, est une somme considérable qui signale, elle aussi sans doute, les ambitions assumées de la commande. La composition donna lieu à une première pensée, éventuellement amendée par les suggestions de l'amateur. Lors de son exposition au Salon, la toile fut très favorablement remarquée. L'ambassadeur avait en quelque sorte remporté son pari artistique alors même que son portrait rassemblait également sa moisson d'éloges, vraisemblablement en partie flagorneurs, de la part de la critique parisienne. Tessin avait fait le choix de la modernité en peinture en s'adressant à l'un des peintres les plus en vue de la décennie. Sans doute faut-il voir plus loin et envisager qu'une certaine communauté de vue et de culture entre les deux hommes ait pu concourir à l'éclosion d'un tel chef-d'œuvre. Les deux partagent certainement les mêmes références artistiques et littéraires. Tous deux sont de grands collectionneurs et Boucher accumule déjà dans ses portefeuilles les gravures d'après les maîtres qui seront dispersées lors de sa vente après décès – la gravure de la Galatée d'après Raphaël lui était bien entendu familière ! Boucher et Tessin sont tous deux proches enfin des milieux littéraires libertins parisiens, dont se réclament notamment Alexis Piron (1689-1773) et Charles Pinot-Duclos (1705-1772), lequel proposera sa propre variation sur le conte *Faunillane,* rédigé par Tessin et illustré par Boucher. C'est pourquoi l'analyse de l'abbé Desfontaines qui, lors de l'exposition en 1740 de *La Naissance de Vénus*, souligne les connotations érotiques de la toile, n'est nullement fortuite : « il y a dans le tableau de monsieur Boucher représentant Vénus trop de grâces que la morale sévère ne permet pas de vanter ». On a déjà relevé ce que la souple composition de Boucher, aquatique et dynamique, devait sans doute à *L'Enlèvement d'Europe* de Noël-Nicolas Coypel, tableau unanimement considéré comme l'officieux chef-d'œuvre du grand concours de peinture d'histoire organisé en 1727. Boucher et Tessin avaient sans doute admiré le tour de force déjà rocaille de Coypel, au point que l'amateur suédois avait acquis auprès de lui en 1729 un *Jugement de Pâris* de la même veine. Galvanisé, peut-être, par l'exemple remarquable du tableau de Coypel, et assurément par le discernement attentif de Tessin, Boucher parvient dans sa *Naissance de Vénus* à sublimer son art, plus souple, plus fin, plus clair et irisé, plus fluide enfin, que jamais.

Volume dit de Carignan, contenant des dessins de costumes pour le théâtre

H. 30 ; L. 41 cm ; 113 pages, reliure en veau
Page présentée : quatre dessins détourés et collés, attribués à Jean I[er] Berain (1640-1711), encre noire, lavis gris, plume, rehauts d'aquarelle
Stockholm, Nationalmuseum, NM 81/1874

Connu pour sa belle collection de peintures rassemblée à Paris dans les années 1720-1740, Victor Amédée de Savoie, prince de Carignan, avait également réuni un ensemble de recueils de dessins sur le théâtre ainsi que de nombreux livres de musique et des décorations d'opéra. C'est auprès de lui que Carl Gustav Tessin acheta en 1742 vingt-cinq volumes in-folio reliés en veau, contenant deux mille sept cents dessins de costumes et mille deux cent trente-trois autres de décors, qu'il fit expédier par mer le 10 juin de la même année. En fait, le nombre d'œuvres au sein des recueils est à l'évidence plus élevé car Tessin n'avait compté que le nombre de pages et non le nombre de dessins, souvent collés à plusieurs sur une même page. Les volumes furent ensuite vendus par Tessin à la famille royale et se trouvent aujourd'hui répartis entre différentes institutions suédoises : vingt-et-un au Nationalmuseum, trois à la Bibliothèque royale et un à l'Académie des beaux-arts. On sait aujourd'hui que Carignan avait sans doute acquis ses volumes auprès de Charles Pioche, sieur du Rondray, marchand et collectionneur de dessins de spectacles, détenteur de plus de six mille dessins sur ce thème. Soucieux de vendre sa collection de son vivant et d'en tirer le meilleur prix, il avait pour habitude de mêler les costumes de théâtre sur une même page, en les détourant, sans souci d'ordre ni de logique. C'est ce que montre ce volume, où se trouvent collés sur la même feuille quatre dessins attribuables à Jean I[er] Berain, l'artiste le plus représenté dans l'ensemble que détenait Charles du Rondray. Ce collectionneur est à l'origine d'autres fonds essentiels sur le théâtre français du XVII[e] siècle : la collection Edmond de Rothschild du musée du Louvre, celle du duc d'Aumale à Chantilly et en partie celle des Menus Plaisirs du Roi, aujourd'hui aux Archives nationales. Les volumes du Nationalmuseum sont donc assez semblables dans leur composition aux volumes français : nombre de répliques, de copies et d'estampes au trait voisinent avec des dessins originaux. Du Rondray ne collectionnait pas du reste que des œuvres du XVII[e] siècle : au sein des volumes suédois se trouvent des dessins de costumes réalisés par Primatice, Niccolo dell'Abate, Antoine Caron ou son cercle, Georges Lallemant, Jacques Bellange ou Claude Deruet, ôtés des volumes pour être montés à part. Le volume présenté a ainsi été amputé de vingt feuilles.

Nicolas Lancret (Paris, 1690 – Paris, 1743)
L'Escarpolette
Vers 1728
Huile sur toile
H. 37 ; L. 47 cm
Stockholm, Nationalmuseum, NM 843
© Cecilia Heisser / Nationalmuseum

Nicolas Lancret
Le Colin-Maillard
Vers 1728
Huile sur toile
H. 37 ; L. 47 cm
Stockholm, Nationalmuseum, NM 844
©Cecilia Heisser / Nationalmuseum

Nicolas Lancret (Paris, 1690 – Paris, 1743) *L'Escarpolette*

Nicolas Lancret *Le Colin-Maillard* Vers 1728 Huile sur toile

Les spécialistes contemporains de l'art du XVII^{e} siècle, Donald Posner et Jennifer Milam notamment, ont analysé l'ambivalence morale et sémantique de la représentation des jeux enfantins, apparemment innocents, tels que la balançoire (ou escarpolette) et le colin-maillard, qui font florès dans les scènes de fêtes galantes dépeintes par Watteau et ses émules. En subissant le mouvement dynamique de la balançoire, une jeune femme s'exposait à causer du désordre à sa tenue et, à ce titre, aux règles de la bienséance. À l'identique, le jeu du colin-maillard, par la proximité physique qu'il engageait entre les protagonistes et la part de stratégie et de hasard qui s'y rencontre, offrait une alternative aux codes de convenances et de bonnes manières qui réprouvaient une trop grande familiarité entre les sexes parmi les sphères sociales les plus privilégiées. Antoine Watteau fut celui qui, en pleine Régence et alors que les mœurs connaissaient en France une réelle détente, sut transcrire en peinture cette nouvelle atmosphère de licence. Les représentations de balançoires et de colin-maillard sont nombreuses dans son œuvre et furent également traitées avec prédilection par Nicolas Lancret tout au long de sa carrière, depuis le début des années 1720 jusqu'à sa mort, survenue en 1743. Parmi les émules de Watteau, Nicolas Lancret fut sans doute l'un de ceux qui connurent le plus brillant succès après la mort du maître en 1721. Alors que Tessin s'était déjà intéressé à l'art de Watteau lors de ses premiers séjours parisiens au cours de la précédente décennie, il était naturel qu'il portât son attention sur Nicolas Lancret lorsqu'il revint en France en 1728. La paire qu'il sut acquérir directement auprès de Lancret au début de l'année 1729 occupe une place éminente parmi les œuvres où l'artiste s'emploie à représenter les occupations ludiques des élites.

Les deux œuvres ont manifestement été conçues pour se répondre l'une l'autre par un système très élaboré d'oppositions. Ainsi, à l'intérieur particulièrement élégant, un salon recouvert de marbre, où se pratique le jeu du *Colin-maillard*, fait face la délicate scène de plein air de *L'Escarpolette*. Sur cette peinture, c'est une figure féminine qui a pris place sur la sellette et qui se soumet donc aux pressions de ses camarades, alors que c'est un jeune homme qui a les yeux bandés et qui fait l'objet des taquineries des autres participants sur *Le Colin-maillard*. Ces deux toiles reprennent certes des poncifs de l'art de Lancret, mais d'une manière particulièrement maîtrisée et quintessenciée. Ont-elles fait l'objet d'une commande spécifique de la part de Tessin, à peine arrivé en décembre 1728, ou celui-ci a-t-il su choisir dans l'atelier deux compositions remarquablement évocatrices de la vie raffinée et ludique des élites parisiennes ?

Charles Joseph Natoire (Nîmes, 1700 – Castel Gandolfo, 1777)
Les nymphes de Calypso incendient le navire de Télémaque
Vers 1739
Pierre noire, aquarelle
H. 312 ; L. 400 mm
Annotation sur le montage ancien en bas à droite : *Natoire.* Numéroté : *2813* (Sparre). Annotation au verso à la pierre noire : *nymphe furieuse*
Stockholm, Nationalmuseum, NM 2920/1863

Tessin ne détenait que quatre dessins de Natoire dans sa collection, tous classés au livret 14, dédié à l'école française, dans son catalogue des dessins établi vers 1749, à l'exception d'une étude d'enfant, notée au livret 19, intitulé « principes, académies et autres dessins mêlés ». Parmi ces dessins, *Les nymphes de Calypso incendient le navire de Télémaque* est sans doute le plus séduisant. Comme le note Susanna Caviglia-Brunel, l'emploi de la pierre noire colorée à l'aquarelle est « un exemple unique dans la production de Natoire datant des années parisiennes », même si l'artiste utilisa volontiers l'aquarelle après son retour à Rome en 1751. Cette grande feuille prépare une toile de même sujet, commandée à Natoire par Philibert Orry pour son château de La Chapelle-Godefroy et aujourd'hui conservée au musée de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg. En 1738, Natoire entamait en effet sa quatrième série décorative pour le contrôleur général des Finances et directeur des Bâtiments du Roi. Comportant six toiles, elle s'inspire du roman pédagogique de François de Fénelon, *Télémaque*, rédigé en 1699 pour le duc de Bourgogne, sujet dont Jean Raoux, Hyacinthe Collin de Vermont ou encore Henri de Favanne s'étaient déjà emparés. Fénélon imagine une suite à l'*Odyssée*, dans laquelle Télémaque part à la recherche de son père Ulysse. La série devait faire pendant au cycle de l'*Histoire de Clovis* que Natoire venait d'achever pour le même château. Natoire reprend fidèlement un épisode du sixième livre, dans lequel l'Amour, après avoir convaincu Calypso de ne pas laisser Télémaque, accompagné de Minerve sous les traits de Mentor, quitter son île comme l'avait fait Ulysse, ordonne aux nymphes de brûler leur vaisseau : « Aussitôt elles allument des flambeaux ; elles accourent sur le rivage ; elles frémissent ; elles poussent des hurlements ; elles secouent leurs cheveux épars, comme des bacchantes. Déjà la flamme vole ; elle dévore le vaisseau, qui est d'un bois sec et enduit de résine ; des tourbillons de fumée et de flamme s'élèvent dans les nues. Télémaque et Mentor aperçoivent le feu de dessus le rocher, et entendent les cris des Nymphes. » En bas, au centre de la composition, l'Amour allume la torche d'une nymphe tandis qu'en haut à gauche, sur un rocher, Télémaque et Mentor observent la scène.

LOUVRE

Visuels à diffuser

Exposition *Un Suédois à Paris– La collection Tessin.*

20 octobre 2016 au 16 janvier 2017 - rotonde Sully

L'utilisation des visuels a été négociée par le musée du Louvre, ils peuvent être utilisés avant, pendant et jusqu'à la fin de l'exposition et uniquement dans le cadre de la promotion de l'exposition *Un Suédois à Paris– la collection Tessin*.
Merci de mentionner le crédit photographique et de nous envoyer une copie de l'article à l'adresse christine.cuny@louvre.fr.

1_Louis Tocqué *Portait du comte Carl Gustaf Tessin.* Stockholm, Nationalmuseum © Cecilia Heisser / Nationalmuseum

2_François Boucher *Le triomphe de Vénus.* Stockholm, Nationalmuseum © Cecilia Heisser / Nationalmuseum

3_Jean-Baptiste Oudry « *Pehr* » *le basset de Tessin, gibier mort et fusil.* Stockholm, Nationalmuseum © Cecilia Heisser/ Nationalmuseum

4_Francois Boucher *Jeune femme avec un éventail.* Stockholm, Nationalmuseum © Cecila Heisser / Nationalmuseum

5_Charles-Joseph Natoire *Les nymphes de Calypso incendiant le navire de Télémaque.* Vers 1739. Stockholm, Nationalmuseum © Cecilia Heisser / Nationalmuseum

6_Domenico Bigordi, dit Il Ghirlandaio, *Tête de vieil homme.* Stockholm, Nationalmuseum © Cecilia Heisser / Nationalmuseum

7_Hendrick Goltzius. *Trois figurines imaginaires devant un mur et une balustrade.* 1598. Stockholm, Nationalmuseum © Cecilia Heisser / Nationalmuseum

8_Albrecht Dürer *Portrait d'une jeune femme aux cheveux tressés* 1515. Stockholm, Nationalmuseum © Cecilia Heisser / Nationalmuseum

9_Annibale Caracci, *Etude d'un jeune homme nu allongé sur le dos, la tête en arrière, les yeux fermés.* Stockholm, Nationalmuseum © Cecilia Heisser / Nationalmuseum

10_Rembrandt Harmensz. Van Rijn, dit Rembrandt, *Jeune femme de profil, avec éventail.* 1632. Stockholm, Nationalmuseum © Cecilia Heisser / Nationalmuseum

11_Francois Boucher *La Toilette.* Stockholm, Madrid Museo Thyssen Bornemisza © Museo Thyssen-Bornemisza, Madrid

12_Jacques-André-Joseph Aved *Portrait du Comte Carl Gustave Tessin.* Stockholm, Nationalmuseum © Cecilia Heisser / Nationalmuseum